

Die drei Niederlagen des Denkers

Ich habe kürzlich im Bahnhofbuffet einen Denker gesehen. Er trug einen Kopf – und er trug ihn wirklich und hatte ihn nicht nur –, der überall ein wenig aus der Form ging, vor allem quoll die Stirn weit aus seinem Schädel. Sie gab ihm das Aussehen eines Denkers, aber keineswegs das eines brillanten Begreifers; dazu schien sein Hirn zu groß, und ein Denkvorgang, der bei andern in kleinen Windungen erstaunlich schnell vor sich geht, brauchte bei ihm doch offensichtlich einige Zeit, um die weitausladenden Kurven hinter sich zu bringen. Er war ein älterer Bahnarbeiter, es war zwischen sieben und acht Uhr – Feierabend.

Er trank sein Bier.

Ihm gegenüber ein junger Mann, fünfundzwanzig, clever, von seiner Intelligenz überzeugt. Kaugummi kauend, Taucheruhr, offensichtlich seit wenigen Minuten der zufällige Tischnachbar des Denkers.

Kunstschlosser sei er, sagte der jüngere, wohl die Frage des älteren beantwortend, die ich noch nicht gehört hatte; und der ältere musterte ihn und legte sich dabei seine Gedanken zu recht, setzte seinen Kopf in Bewegung, diesen Denkapparat, der fast so stark vergrößert war, dass der Denkvorgang, hätte man hindurchsehen können, sichtbar geworden wäre.

Ich erwartete denn auch, daß nun sehr langsam und stotternd vielleicht die Antwort käme; doch sie hatte bei dem umständlichen Vorgang eine endgültige Form gefunden:

»Kunst ist sehr schwer!«

Das war nun dem jüngeren offensichtlich zu dumm, er grinste, spielte einige Posen durch und entschied sich für ein Schulterzucken.

Inzwischen hatte der Denker seinen nächsten Satz beisammen, genutet, geleimt und verschraubt:

»Kunst ist eigentlich so schwer, daß man sie heute überhaupt nicht mehr lernen kann.«

»Ich habe es gelernt«, sagte der jüngere, »also kann man's noch lernen«, und er fügte dem Satz – wie auch allen andern – ein »Oder« bei.

Und der Denker nahm das »Oder« ernst, überlegte und sagte dann nicht, daß er es nicht so, sondern anders gemeint habe, sondern er sagte:

»Das stimmt!«

Immerhin, seine Niederlage schien ihm doch nicht ganz richtig und er versank wieder in Gedanken, aber seine Rehabilitation gelang ihm nicht.

Und nun zog er eine Zehnernote umständlich aus dem Portemonnaie, das er umständlich aus seiner Gesäßtasche gezogen hatte. »Weißt du«, fragte er den Kunstschlosser, »weil Gottfried Keller ein so trauriges Gesicht macht?«

Schulterzucken.

»Weil er nicht mehr im ›Löwen‹ in Glattfelden ist.«

Dann ein Strahlen des Denkers und mehrmals der Satz: »Gib zu, daß du es nicht gewußt hast!«

Der Einwand des andern war berechtigt, er sagte: »Du hast so gefragt, daß ich es nicht wissen konnte, auch wenn ich es gewußt hätte, denn der Keller kann ja auch wegen anderem traurig sein.«

Lange Pause. Dann sagte der Denker: »Das stimmt!«

Und etwas traurig über seine Niederlage fügte er hinzu: »Aber vor zwanzig Jahren habe ich drei Wochen in Glattfelden gearbeitet, und da hing im ›Löwen‹ ein Bild von Keller an der Wand.«

Etwas später sagte dann der Denker in irgendeinem Zusammenhang: »Wie man liegt, so bettet man sich.«

»Du meinst«, sagte der andere, »wie man sich bettet, so liegt man.«

»Ja«, sagte der Denker, »das meine ich, aber ich kann es auch so sagen, wie ich es gesagt habe.«

»Nein, so ist es falsch, weil zuerst das Betten kommt und dann das Liegen.«

Nun schloß der Denker die Augen, sagte lange, lange nichts, formte mit den Lippen den Satz mehrmals, einmal so und einmal umgekehrt, begleitete sein Denken mit einem leisen Brummen und sagte endlich:

»Das stimmt – man kann den Satz nicht drehen.«

Der Kunstschlosser bezahlte, faltete die Noten des Herausgeldes längs, schob sie in die Tasche und ging lächelnd.

Wie er an meinem Tisch vorbeikam, blinzelte er mir zu und machte eine abschätzig Bewegung mit dem Kopf in Richtung des Denkers; er mußte bemerkt haben, daß ich Zeuge seines Sieges war.

Und wirklich, daran gab es nichts zu ändern, der Denker war dreimal unterlegen – dies sei zu des Denkers Ehre gesagt.

Les trois défaites du penseur, Peter Bichsel

Traduit par Marion Graf

Dernièrement, au buffet de la gare, j'ai vu un penseur. Il portait une tête — et vraiment, il la *portait*, il ne se contentait pas de l'avoir — un peu déformée sur tous les côtés, le front, surtout, débordait loin hors du crâne. Ce front lui donnait l'allure d'un penseur, mais pas du tout de ceux qui pensent brillamment ; pour ça, son cerveau semblait trop volumineux, et un acte de pensée qui, chez d'autres, fuse à une vitesse stupéfiante à travers de petites circonvolutions, avait chez lui besoin de quelque temps, manifestement, pour franchir les amples méandres. C'était un cheminot d'un certain âge, c'était entre sept et huit heures du soir — après une journée de travail.

Il buvait sa bière.

En face de lui, un jeune homme, dans les vingt-cinq ans, un malin, sûr de son intelligence. Chewing gum, montre de plongée, partageant la table du penseur depuis quelques instants, visiblement par hasard.

Il était ferronnier d'art, disait le plus jeune, répondant sans doute à la question de l'aîné, que je n'avais pas entendue ; et le plus vieux l'examinait tout en mettant de l'ordre dans ses idées, il faisait démarrer sa tête, cet appareil à penser qui, si on avait pu voir à travers, aurait été assez ou presque assez grand pour qu'on puisse y suivre le cheminement de la pensée.

Je m'attendais donc à ce que la réponse arrive très lentement, avec un bégaiement peut-être ; mais au cours du long processus, elle avait trouvé une forme définitive :

« L'art, c'est très difficile ! »

Ça, pour le plus jeune, c'était visiblement trop bête, il ricana, hésita entre quelques poses, puis choisit un haussement d'épaules.

Entretemps, le penseur avait agencé sa nouvelle phrase, bouvetée, collée et vissée :

« L'art, en fait, c'est tellement difficile qu'aujourd'hui, on ne peut même plus l'apprendre. »

« Je l'ai bien appris, moi », dit le plus jeune, « donc on peut encore l'apprendre », et il ajouta à cette phrase — comme à toutes les autres — un « ou bien ».

Et le penseur prit au sérieux cet « ou bien », il réfléchit, et ne dit pas qu'il ne l'entendait pas dans ce sens mais dans un autre sens, mais au contraire il dit :

« C'est vrai ! »

Sa défaite, quand même, ne lui paraissait pas tout à fait juste, et il s'enfonça à nouveau dans ses pensées, mais se réhabiliter — il n'y arriva pas.

Laborieusement, alors, il sortit un billet de dix francs du portemonnaie qu'il avait laborieusement sorti de sa poche fessière. « Tu sais », demanda-t-il au ferronnier d'art, « tu sais pourquoi Gottfried Keller a l'air tellement triste ? »

Haussement d'épaules.

« Parce qu'il n'est plus à l'auberge du Löwen, à Glattfelden. »

Et la joie du penseur, rayonnant, et cette phrase, répétée plusieurs fois: « Avoue que tu ne le savais pas ! »

L'objection de l'autre était juste, il dit: « Comme tu as posé la question, je ne pouvais pas le savoir, même si je l'avais su, car il peut être triste pour autre chose, Keller. »

Longue pause. Puis le penseur dit : « C'est vrai ! »

Et un peu chagriné par sa défaite, il ajouta : « Mais il y a vingt ans, j'ai travaillé pendant trois semaines à Glattfelden, et à l'époque, au Löwen, il y avait au mur un portrait de Keller. »

Un peu plus tard, le penseur dit encore, je ne sais plus à quel propos: « Comme on se couche, on fait son lit. »

« Tu veux dire », reprit l'autre, « comme on fait son lit, on se couche. »

« Oui », dit le penseur, « c'est ce que je veux dire, mais je peux aussi le dire comme je l'ai dit. »

« Non, c'est faux, parce que d'abord on fait son lit, et après on se couche. »

Alors le penseur ferma les yeux, sans rien dire, longtemps, longtemps, formant la phrase avec ses lèvres, à plusieurs reprises, une fois dans un sens, une fois dans l'autre sens, accompagnant sa réflexion d'un léger marmonnement, et il dit enfin :

« C'est vrai — on ne peut pas retourner la phrase. »

Le ferronnier d'art paya, plia en long les billets reçus en retour, les glissa dans sa poche et tourna les talons, sourire aux lèvres.

En passant à côté de ma table, il me lança un clin d'oeil avec un mouvement condescendant de la tête en direction du penseur ; il devait avoir remarqué que j'avais été témoin de sa victoire.

Et vraiment, il n'y avait rien à faire, le penseur avait subi trois défaites — que cela soit dit à son honneur.

(De : Peter Bichsel, *Auch der Esel hat eine Seele*, Suhrkamp Verlag 2020. Traduit par Marion Graf)

Le tre sconfitte del pensatore, Peter Bichsel
Trad. Sándor Marazza

Poco tempo fa, al buffet della stazione, ho visto un pensatore. Portava una testa – e dico «portava» perché non è che semplicemente «avesse» una testa – che era tutta un po' sformata, soprattutto la fronte prorompeva vistosa dal cranio. Gli dava l'aspetto di uno che pensa, sì, ma non certo di uno che coglie con prontezza; per quello il suo cervello sembrava troppo grande, e un ragionamento che in altre persone procede a piccole spire rapidissime, nel suo caso pareva impiegare un certo tempo a superare quegli ampi tornanti. Era un vecchio ferroviere. Aveva finito il turno, erano tra le sette e le otto di sera.

Stava bevendo una birra.

Di fronte a lui, un giovane, venticinque anni, sveglio, sicuro della propria intelligenza. Gomma da masticare in bocca, orologio da sub, doveva essersi ritrovato per caso a dividere da qualche minuto il tavolo con il pensatore. Il giovane disse di essere fabbro artigiano, apparentemente in risposta alla domanda del vecchio, che io mi ero perso; il vecchio lo scrutò e intanto ordinava i pensieri, metteva in moto la testa, quel dispositivo pensante talmente ingigantito che, fosse stato possibile guardarvi attraverso, si sarebbe potuto vederne il ragionare.

Mi aspettavo allora che la replica sarebbe magari arrivata strascicata, a singhiozzi; e invece, in quel complicato processo mentale, aveva trovato la sua forma definitiva:

«L'artigianato è difficile!».

Il giovane a quel punto doveva essere un po' scocciato. Fece un sorrisetto e, dopo aver ponderato un paio di pose, optò per un'alzata di spalle.

Nel frattempo il pensatore aveva messo insieme la frase successiva, ben fresata, saldata e avvitata:

«L'artigianato è talmente difficile che oggi non lo può più imparare nessuno».

«Io l'ho imparato», disse il giovane, «quindi sì che lo si può ancora imparare», e chiuse la frase – come anche tutte le altre – con un «o no?».

E il pensatore prese quell'«o no?» sul serio, rifletté e poi, invece di dire che non era quello che intendeva e che quello che intendeva era un'altra cosa, disse:

«Giusto!».

Quella sconfitta però non gli era parsa meritata, così risprofondò nei suoi pensieri, senza tuttavia riuscire a riabilitarsi.

Allora estrasse con fatica un biglietto da dieci dal portafoglio, che aveva a sua volta estratto con fatica dalla tasca posteriore dei pantaloni. «Lo sai», chiese al fabbro artigiano, «come mai Gottfried Keller fa una faccia così mogia?».

Alzata di spalle.

«Perché non è più nella locanda “Zum Löwen” a Glattfelden.»

Espressione raggianti del pensatore, che ripeté, più volte: «Ammettilo che non lo sapevi!».

L'obiezione dell'altro fu tutto sommato giustificata: «Da come l'hai chiesto, non potevo saperlo nemmeno se l'avessi saputo: il tuo Keller potrebbe anche essere triste per un altro motivo».

Lunga pausa. Dopodiché il pensatore disse: «Giusto!».

E un po' triste per la sconfitta aggiunse: «Ma vent'anni fa ho lavorato per tre settimane a Glattfelden, e lì alla locanda “Zum Löwen” c'era appeso un ritratto di Keller».

A un certo punto, in riferimento a non so che, il pensatore disse: «Chi raccoglie vento semina tempesta».

«Intendi», disse l'altro, «chi semina vento raccoglie tempesta».

«Sì», disse il pensatore, «intendo quello, ma posso dirlo anche così come ho detto».

«No, così è sbagliato, perché prima si semina, poi si raccoglie».

Allora il pensatore chiuse gli occhi, rimase a lungo in silenzio e, muovendo le labbra, si mise a ripetere la frase tra sé e sé più volte, prima in un modo poi al contrario, accompagnò il suo pensiero con un vago mormorio e alla fine disse:

«Giusto! È una frase che non si può girare».

Il fabbro artigiano pagò, piegò le banconote del resto per il lungo, se le infilò in tasca e se ne andò sorridendo. Passando dal mio tavolo, mi strizzò l'occhio e accennò in modo sprezzante al pensatore; doveva aver capito che ero stato testimone della sua vittoria.

E c'è poco da fare, in effetti lo aveva sconfitto per ben tre volte, il che gli fa onore. Al pensatore.